



SUPPLÉMENT AU N<sup>o</sup>. 73 DU BULLETIN DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

*Clement*  **LETTRES**

DE MARIE-ANNE-CHARLOTTE CORDAY. (\*)

**PREMIÈRE LETTRE.**

A M A R A T.

Paris, ce 12 juillet, l'an 2 de la République.

C I T O Y E N,

J'arrive de Caën; votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connoîtrez avec plaisir les malheureux événemens de cette partie de la république. Je me présenterai chez vous vers une heure. Ayez la bonté de me recevoir, et de m'accorder un moment d'entretien, je vous metrai à même de rendre un grand service à la France.

Je suis, etc. CHARLOTTE CORDAY.

**DEUXIÈME LETTRE.**

A U M Ê M E.

Paris, 17 juillet.

Je vous ai écrit ce matin, Marat, avez-vous reçu ma lettre? Je ne puis le croire,

(\*) Ces Lettres ont été collationnées avec exactitude sur les originaux. On ne s'est même pas permis d'en changer l'orthographe.

puisqu'on m'a refusé votre porte. J'espère que demain vous m'accorderez une entrevue. Je vous le répète: j'arrive de Caën; j'ai à vous révéler les secrets les plus importants pour le salut de la république. D'ailleurs, je suis persécutée pour la cause de la liberté; je suis malheureuse; il suffit que je le sois pour avoir droit à votre protection.

CHARLOTTE CORDAY.

**TROISIÈME LETTRE.**

A B A R B A R O U X.

Aux prisons de l'Abaye, dans la ci-devant chambre de Brissot, le second jour de la préparation à la paix.

Vous avez désiré, citoyen, le détail de mon voyage; je ne vous ferai point grâce de la moindre anecdote. J'étois avec de bons montagnards, que je laissai parler tout leur content, et leurs propos aussi sots que leurs personnes étoient désagréable, ne servirent pas peu à m'endormir: je ne me reveillai pour ainsi dire qu'à Paris. Un de nos voyageurs, qui ait

sans doute les femmes dormantes, me prit pour la fille d'un de ses anciens amis, me supposa une fortune que je n'ai pas, me donna un nom que je n'avois jamais entendu, et enfin m'offrit sa fortune et sa main. Quand je fus ennuyée de ses propos -- nous jouons parfaitement la comédie lui dis je; il est malheureux, avec tant de talent de n'avoir point de spectateur, je vais chercher nos compagnons de voyage pour qu'ils prennent leur part du divertissement. Je le laissai de bien mauvaise humeur; la nuit il chanta des chansons plaintive, propre à exciter le sommeil. Je le quittai enfin à Paris, refusant de lui donner mon adresse, ni celle de mon père à qui il vouloit me demander; il me quitta de bien mauvaise humeur. J'ignorois que ces messieurs eussent interrogé les voyageurs, et je soutins ne les connoître aucuns, pour ne point leur donner le désagrément de s'expliquer; je suivais en cela mon oracle *Rainal*, qui dit qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. C'est par la voyageuse qui étoit avec moi qu'ils ont su que je vous connoissois et que j'avois parlé à Duperret. Vous connoissez l'âme ferme de Duperret, il leur a répondu l'exacte vérité; j'ai confirmé sa déposition par la mienne; il n'y a rien contre lui, mais sa fermeté est un crime. Je craignois; je l'avoue, qu'on ne découvrit que je lui avois parlé; je m'en repentis trop tard. Je voulus le réparer en l'engageant à vous aller retrouver. Il est trop décidé pour se laisser engager. Sûr de son innocence et de celle de tout le monde; je me décidai à l'exécution de mon projet. Le croiriez-vous? Fauchet est en prison comme mon complice, lui, qui igneroit mon existence. Mais on n'est guère content de n'avoir qu'une femme sans conséquence à offrir aux manes de ce grand homme. Pardon, ô humains! Ce mot déshonore votre espèce; c'étoit une bête féroce qui alloit dévorer le reste de la France par le feu de la guerre civile, maintenant vive la paix! Grâce au ciel. Il n'étoit pas né Français. Quatre membres se trouvèrent à mon premier interrogatoire, Chabot avoit l'air d'un fou, Legendre vouloit m'avoir vu le matin chez lui, moi qui n'ai jamais songé à cet homme; je ne croi pas d'assez grands moyens pour

être le tyrran de son pays et je ne prétends pas punir tant de monde. Tous ceux qui me voyoient pour la première fois prétendoient me connoître dès long-tems. Je crois que l'on a imprimé les dernières paroles de Marat, je doute qu'il en ait proféré; mais voilà les dernières qu'il m'a dites. Après avoir écrit vos noms à tous, et ceux des administrateurs du Calvados qui sont à Evreux, il me dit pour me consoler: que dans peu de jours il vous feroit tous guillotiné à Paris. (1) Ces derniers mots décidèrent de son sort. Si le département met sa figure vis-à-vis de celle de St. Fargeau, il pourra faire graver ces paroles en lettres d'or. Je ne vous ferai aucun détail sur ce grand événement, les journaux vous en parleront. J'avoue que ce qui m'a décidée tout-à-fait, c'est le courage avec lequel nos volontaires se sont enrôlé dimanche sept juillet. Vous vous souvenez comme j'en étois charmée, et je me promettaient bien de faire repentir Pétion des soupçons qu'il manifesta sur mes sentimens. Est-ce que vous seriez fâchée s'ils ne parloient pas me dit-il? Enfin, j'ai considéré que tant de braves gens venant pour avoir la tête d'un seul homme, qu'ils auroient manqué, ou qui aurait entraîné dans sa perte beaucoup de bons citoyens, il ne méritoit pas tant d'honneur. Suffisait de la main d'une femme. J'avoue que j'ai employé un artifice perfide pour l'attirer à me recevoir. Tous les moyens sont bons dans une telle circonstance. Je comptais, en partant de Caën, le sacrifier sur la cime de sa montagne, mais il n'allait plus à la convention. Je voudrois avoir conservé votre lettre, on auroit mieux connu que je n'avois pas de complices, enfin cela s'éclaircira. Nous sommes si bons républicains à Paris que l'on ne conçoit pas comment une femme inutile, dont la plus longue vie serait bonne à rien, peut se sacrifier de sang froid pour sauver tout son pays. Je m'attendois bien à mourir dans l'instant; des hommes courageux et vraiment au dessus de tout éloge, m'ont préservée de la fureur bien excusable des malheureux que j'avois faits. Comme j'étois vraiment de sang-froid, je soufiris

(1) A la lecture de ces mots, l'accusée sembloit encore ressentir une certaine satisfaction.

des cris de quelques femmes; mais qui sauvé la patrie ne s'aperçoit pas de ce qu'il en coûte. Puisse la paix s'établir aussi-tôt que je la désire! voilà un grand préliminaire; sans cela nous ne l'aurions jamais eue. Je jouis, délicieusement de la paix de puis deux jours le bonheur de mon pays fait le mien; il n'est point de dévouement dont on ne retire plus de jouissances, qu'il n'en coûte à s'y décider. Je ne doute pas que l'on ne tourmente un peu mon père qui a déjà bien assez de ma perte pour l'affliger. Si l'on y trouve mes lettres, la plupart sont vos portraits, s'il s'y trouvoit quelque plaisanterie sur votre compte, je vous prie de me la passer; je suivais la légèreté de mon caractère. Dans ma dernière lettre je lui faisois croire que redoutant les horreurs de la guerre civile, je me retirois en Angleterre, alors mon projet étoit de garder l'incognito, de tuer Marat publiquement; et mourant aussi-tôt, laisser les Parisiens chercher inutilement mon nom. Je prie citoyen, vous et vos collègues de prendre la défense de mes parens et amis, si on les inquiétoient; je ne dit rien à mes chers amis aristocrates, je conserve leur souvenir dans mon cœur. Je n'ai jamais haï qu'un seul être, et j'ai fait voir avec quelle violence, mais il en est mille que j'aime encore plus que je ne le haïssois. Une imagination vive, un cœur sensible promettant une vie bien orageuse; je prie ceux qui me regretteraient de le considérer, et ils se réjouiront de me voir jouir du repos dans les Champs-Élysées avec Brutus et quelques anciens. Pour les modernes, il est peu de vrais patriotes qui sachent mourir pour leur pays; presque tout est égoïsme. Quel triste peuple pour former une république! Il faut du moins fonder la paix, et le gouvernement viendra comme il pourra, du moins ce ne sera pas la montagne qui régnera, si l'on m'en croit. Je suis on ne peut mieux dans ma prison; les concierges sont les meilleurs gens possible: on m'a donné des gendarmes pour me préserver de l'ennui. J'ai trouvé cela fort bien pour le jour, et fort mal pour la nuit. Je me suis plainte de cette indécence, le comité n'a pas jugé à propos d'y faire attention: je crois que c'est de l'invention de Chabot: il n'y a qu'un capucin qui puisse

avoir ces idées (1); je passe mon temps à écrire des chansons: je donne le dernier couplet de celle de Valady à tous ceux qui le veulent. Je promets à tous les Parisiens que nous ne prenons les armes que contre l'anarchie, ce qui est exactement vrai.

*Nota. Cette lettre paroît avoir été écrite jusqu'ici, le 15. La septième page et la suivante sont blanches. Corday d'Armont a continué sur la neuvième page lorsqu'elle a été à la conciergerie.*

Ici l'on m'a transférée à la conciergerie et ces messieurs du jury m'ont promis de vous envoyer ma lettre; je continue donc. J'ai prêté un long interrogatoire, je vous prie de vous le procurer, s'il est rendu public: j'avois une adresse sur moi, lors de mon arrestation, aux amis de la paix; je ne puis vous l'envoyer; j'en demanderai la publication, je crois bien en vain. J'avois eu une idée hier au soir de faire hommage de mon portrait au département du Calvados; mais le comité de salut public, à qui je l'avois demandé, ne m'a point répondu, et maintenant il est trop tard. Je vous prie, citoyen, de faire part de ma lettre au citoyen Bougon, procureur-général-syndic du département; je ne la lui adresse pas pour plusieurs raisons, d'abord je ne suis pas sûre que dans ce moment il soit à Evreux, je crains de plus qu'étant naturellement sensible, il ne soit affligé de ma mort; je le crois cependant assez bon citoyen pour se consoler par l'espoir de la paix; je sais combien il la désire, et j'espère qu'en la facilitant, j'ai rempli ses vœux. Si quelques amis demandoient communication de cette lettre, je vous prie de ne la refuser à personne. Il faut un défenseur; c'est la règle, j'ai pris le mien sur la montagne, c'est Gustave Doucet; j'imagine qu'il refusera cet honneur, cela ne lui donnoit cependant guères d'ouvrage; j'ai pensé demander Robespierre ou Chabot. Je demanderai à disposer du reste de mon argent, et alors je l'offre aux femmes et enfans des braves habitans de Caën, partis pour délivrer

(1) Ici l'accusée ne put s'empêcher de rire, lorsque l'accusateur-publie en fit lecture.

Paris. Il est bien étonnant que le peuple m'ait laissé conduire de l'abaye à la conciergerie; c'est une preuve nouvelle de sa modération; dites-le à nos bons habitans de Caën; ils se permettent quelquefois de petites insurrections que l'on ne contient pas si facilement. C'est demain à huit heures que l'on me juge; probablement à midi j'aurai vécu, pour parler le langage romain. On doit croire à la valeur des habitans du Calvados puisque les femmes même de ce pays sont capable de fermeté; au <sup>présent</sup> j'ignore comment se passeront les derniers momens, et c'est la fin qui couronne l'oeuvre. Je n'ai point besoin d'affecter d'insensibilité sur mon sort, car jusqu'à cet instant je n'ai pas la moindre crainte de la mort. Je n'estimai jamais la vie que par l'utilité dont elle devoit être; j'espère que demain Duperret et Tauchet seront mis en liberté. On prétend que ce dernier m'a conduite à la convention dans une tribune. De quoi se mêle-t-il d'y conduire des femmes? Comme député il ne devoit point être aux tribunes; et comme évêque il ne devoit point être avec des femmes, ainsi c'est une petite correction. Mais Duperret n'a aucun reproche à se faire. Marat n'ira point au Panthéon, il le méritoit pourtant bien. Je vous charge de recueillir les pièces propres à faire son oraison funèbre. J'espère que vous n'abandonnerez point l'affaire de madame Forbin: voici son adresse, s'il est besoin de lui écrire: Alexandrine Forbin, à Mandresie, par Zurich, en Suisse. Je vous prie de lui dire que je l'aime de tout mon cœur. Je vais écrire un mot à papa. Je ne dis rien à mes autres amis, je ne leur demande qu'un prompt oubli: leur affliction déshonorerait ma mémoire. Dite au général Wimpfen, que je crois lui avoir aidé à gagner plus d'une bataille, en facilitant la paix. Adieu, citoyen, je me recommande au souvenir des vrais amis de la paix.

Les prisonniers de la Conciergerie, loin de m'injurier comme ceux des rues, avoient l'air de me plaindre. Le malheur rend toujours compatissant; c'est ma dernière réflexion.

( Plus bas est écrit, signé comme il suit ).

Mardi 16, à huit heures du soir.

Au citoyen Barbaroux, député à la convention nationale, réfugié à Caën, rue des Carmes, hôtel de l'intendance.

C O R D A Y.

QUATRIÈME LETTRE.

A SON PÈRE.

Pardonnez moi, mon cher papa, d'avoir disposé de mon existence sans votre permission; j'ai vengé bien d'innocentes victimes; j'ai prévenu bien d'autres désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré d'un tyran. Si j'ai cherché à vous persuader que je passois en Angleterre, c'est que j'espérais garder l'incognito; mais j'en ai reconnu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez point tourmenté; en tout cas, je crois que vous auriez des défenseurs à Caën. J'ai pris pour défenseur, Gustave Doulcet: un tel attentat ne permet nulle défense, c'est pour la forme. Adieu, mon cher papa, je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort: la cause en est belle. J'embrasse ma seur, que j'aime de tout mon cœur, ainsi que tous mes parens. N'oubliez pas ce vers de Corneille:

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

C'est demain à huit heures, qu'on me juge. ce 16 juillet.

( Au dos est écrit ).

A Monsieur,  
Monsieur d'Armont, rue du Begle,  
A Argenton, département de l'Orne.

On souscrit à Paris chez CLÉMENT, cour des Barnabites, en face du Palais, maison de Nagerard, Traiteur.

De l'Imprimerie de CLEMENT, cour des Banabites.

